

## EXTRAIT

J.M.G. Le Clezio / Rio Grande

Pendant de longues minutes, nous avons cherché le fleuve. Son lit était là, bien chaud, brûlant. Le sol n'était qu'une croûte avec ses remontées de sel, d'argile, croustillante, gris bleu, havane. J.M.G. s'y déplaçait placidement pendant qu'un hébété marchait sur son nuage. Il me parla alors comme l'on sécurise un périmètre avec un ruban.

— Méfiez-vous, prononça-t-il avec beaucoup de diligence, il y a peut-être des serpents à sonnettes ! »

— Vous savez ce qu'il faut faire avec eux ?

— Partir.

Et puis le fleuve est arrivé après un léger rideau de cotonniers, sa lumière laiteuse. Ce qu'il y avait de saisissant, c'était son calme. Celui des campagnes où l'oreille arrive à deviner ce camion qui broute l'horizon. Ici, chose étrange, Albuquerque est à dix kilomètres, avec ses cinq cent mille habitants. Et l'on n'entend rien d'elle. Le Rio Grande se permet même un joli murmure cristallin d'eau filante.

Nous sommes allés ensuite à la cafétéria du casino prendre une salade. Je n'avais pas grand faim. Juste un peu de questions. « Curieusement, je n'ai jamais écrit sur le Rio Grande . J'ai du mal à en parler, à transposer tous ses segments. Nous avons choisi de vivre ici parce que la qualité des silences, des couleurs, rappelle à ma femme son Sahara natal. Je trouve l'endroit esthétiquement magnifique. Les couleurs, le soleil. Parfois on ne se croit même plus sur cette planète, mais sous le ciel de Mars. J'ai du mal à en parler, mais je pourrais vous parler de mon voisin, un ancien du Vietnam, pendant des heures... »

Mais salade Caesar aidant, Le Clézio évoquera longuement ce pays, l'eau, la ville « la maladie silencieuse de la ville », avant de donner une clé du Rio Grande : « La sécheresse, le fleuve sont vécus différemment par les gens du pays, les vrais natifs, les Indiens. Moi, je peux partir demain matin s'il fait trop sec. Eux, si vous voulez, ont une mission. Ils sont là depuis des générations, ils resteront là. Lors d'un colloque récent à l'université, une délégation des indigènes du Chiapas est venue rencontrer des Indiens. La réunion fut précédée d'un véritable *pow wow*, avec les tambours. Les Mexicains ont longuement développé leurs arguments. Lorsque ce fut le tour du chef indien de venir parler de son pays, il n'eut juste que cette phrase : “Et dire que tout ça était à nous...” Et il pleura. »

Tout à côté, comme s'il écoutait cette histoire, le vaste hôtel Hyatt s'aplatit luxueusement dans la chaleur. Il est la propriété des Indiens. Son acquisition s'est faite avec les bénéfices générés par leurs casinos. Les quelque cent casinos, répartis sur vingt-quatre États, dégagent près de 24 milliards de dollars chaque année. On appelle cela les « nouveaux bisons », mais ils n'ont rien de saugrenus dans la tradition indienne, très portée sur les jeux de chance et de dextérité. En guettant attentivement les législations, les Indiens pourraient prochainement décrocher l'administration du massif montagneux qui encadre le Rio Grande, puisqu'il abritait naguère les chasses sacrées et un cimetière.

J.M.G. le Clezio fut exquis de prévenance. Il me demanda de lui parler de mon fleuve (la Loire). Je lui ai offert un carnet et il accepta que je fasse un polaroid de ses mains. Nous avons parlé d'écriture. Et il m'a demandé pourquoi je n'écrivais pas. J'étais bien embarrassé avec mes excuses d'écolier prétextant les limites de mes finances.

— Qu'est ce que vous croyez ?! Je ne roule pas sur l'or. C'est même souvent juste, je vis des bourses qui me sont accordées, et voilà tout !